

Opinion

LA CHRONIQUE DE

Pascal Praud Nos ancêtres les Gaulois



Tout en récusant la « nouvelle France » de Jean-Luc Mélenchon, notre chroniqueur juge alarmantes les scènes d'humiliation constatées à l'égard de plusieurs maires défaits

CNEWS/AUGUSTIN DÉTIENNE

Ils hurlent. Ils invectivent. Ils menacent. Ils sont quelques dizaines à crier leur fureur contre le maire du Blanc-Mesnil. Il est 21 heures dimanche dernier dans la grande salle de la mairie. Thierry Meignen est battu. Il est venu annoncer les résultats. Il est houspillé. Son adversaire Demba Traoré, candidat divers gauche, proche de La France insoumise, est élu avec 7 749 voix contre 7 301 à Thierry Meignen.

Les images ont d'abord tourné sur les réseaux sociaux, reprises par CNews, avant que les médias traditionnels diffusent les séquences. Elles ont frappé les opinions. À Mantes-la-Jolie, à Aubervilliers, à Vaulx-en-Velin, pareil déferlement de haine a eu lieu. Il ne s'agit plus d'une victoire politique qu'on célèbre dans la joie. C'est autre chose. Comme un parfum de revanche. Comme une revendication identitaire à la fois culturelle, ethnique et religieuse. Une manière de dire « *On est chez nous* » et de suggérer « *Vous n'y êtes plus* ». Comment dès lors ne pas penser à l'expression « nouvelle France », que Jean-Luc Mélenchon a popularisée et que Bally Bagayoko, le nouvel édile de Saint-Denis, a fait sien ? Renaud Camus publia en 2011 un essai, *Le Grand Remplacement*.

« *Il est une théorie complotiste d'extrême droite introduite en 2010* », est-il écrit sur la page Wikipédia de l'auteur. Wikipédia était un projet d'encyclopédie collective en ligne. C'est aujourd'hui la bible de la bien-pensance.

Depuis que le leader de La France insoumise a validé la prédiction de Renaud Camus via cette nouvelle France qu'il appelle de ses vœux, depuis que le grand remplacement des élus a commencé en Seine-Saint-Denis, l'analyse d'Auguste Comte refait surface : la démographie, c'est le destin. Elle façonne les sociétés.

Une nation intranquille

La France n'est pas un long fleuve tranquille. Inutile d'idéaliser le passé. Elle s'est souvent déchirée, toujours reconstruite. Catholiques contre protestants. Monarchistes contre républicains ou bonapartistes. La Commune, l'affaire Dreyfus, l'Occupation, la décolonisation ont divisé les Français. Ces divisions avaient un point commun : elles opposaient des Français nés sur le même sol.

Aujourd'hui, la fracture touche à l'essence même de la France : son histoire, son identité, sa culture.

« *Toute ma vie je me suis fait une certaine idée de la France* ». Chacun connaît la phrase du général de Gaulle qui ouvre ses *Mémoires de Guerre* (Plon, 1954). De Gaulle parlait de la France comme la princesse des contes ou la madone des fresques aux murs. La France vient de loin. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de nouvelle France. La France était là avant nous. Elle le sera après.

Il n'y a pas de nouvelle France, mais manifestement il existe de nouveaux Français. Les éternels du dimanche soir avaient oublié que le mot fraternité conclut la devise de la République. J'entends dans leurs voix l'hostilité au passé,

le refus de l'héritage, comme si ceux qui étaient là avant eux devaient s'effacer : « *Ote-toi de là que je m'y mette*. »

Immigration massive

La question migratoire est au cœur du malaise français depuis quarante ans. Des millions d'étrangers sont arrivés. Ils ont changé le visage du pays.

La France a accueilli tout le long du XX^e siècle Italiens, Polonais, Espagnols, Portugais non sans difficulté. À la deuxième, à la troisième génération, ces difficultés disparaissaient. Les uns et les autres se fondaient dans le paysage national.

La situation diffère avec une immigration massive venue d'Afrique. La concentration d'étrangers dans certains territoires a créé des ghettos ; elle n'a pas favorisé l'intégration. Les hommes politiques, toutes étiquettes confondues, portent cette responsabilité. Une affirmation identitaire a perduré. Elle est encouragée par des prêcheurs de haine qui chauffent à blanc une jeunesse élevée au lait de la victimisation. Les victoires électorales célébrées avec des slogans communautaires et des drapeaux étrangers montrent que le modèle français d'assimilation est caduc. « *Nous sommes tous des enfants de Gaza* » est devenu le tube des soirées à Saint-Denis ou au Blanc-Mesnil.

Retrouver une France commune

La diversité est possible à condition que l'unité demeure.

Et qu'importe la couleur de peau. Personne mieux qu'Ernest Renan n'a défini une nation quand il écrit qu'elle est « *un consentement permanent, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis* ». Une nation a des souvenirs, un passé, une mémoire. Une nation possède un disque dur. J'ai parfois le sentiment que les nouveaux arrivants ignorent ce qui s'est passé entre le baptême de Clovis et l'avènement du regroupement familial.

La France restera la France si elle renoue avec un récit commun. « *Fermez les yeux et imaginez la France dans cinquante ans. Se ressemblerait-elle encore ?* » interroge Alain Finkielkraut dans *Le Cœur lourd* (Gallimard, 2025). Quel dieu ou quel prophète priera-t-on en 2076 ? Que sera devenue la langue française, qu'elle soit parlée ou écrite ? Jamais, depuis mille cinq cents ans, on ne s'est interrogé pour savoir si la France existerait encore à cinquante ans de distance. Nous en sommes là. Les défiances, les replis, les colères annoncent des vents mauvais.

Le débat démocratique n'existe plus. Les insultes volent. La France insoumise instruit

le procès en fascisme de tous ses adversaires politiques. Elle espère le chaos. Diviser pour mieux régner est la règle, au risque que le pays ne soit plus qu'une addition de communautés.

Une nation n'empile pas les revendications individuelles. Elle réclame un langage commun, dût-elle accepter les empoignades comme Don Camillo et Peppone discordent dans le petit

village italien de Brescello.

Il fut un temps où entendre *La Marseillaise* adoucissait les mœurs. Elle est sifflée aujourd'hui dans quelques territoires perdus de la République quand elle n'est pas ignorée ou interdite. On peut rebâtir des villes, réformer des institutions, changer des gouvernements. Si le sentiment d'appartenir au même peuple disparaît, c'est la nation elle-même qui vacille. ●

Jamais on ne s'est demandé si la France existerait encore à 50 ans de distance